

LECTURE BIBLIQUE : Lc 9,57-62

⁵⁷Ils étaient en chemin, lorsque quelqu'un dit à Jésus : « Je te suivrai partout où tu iras ! » ⁵⁸Jésus lui dit : « Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas un endroit où reposer sa tête. »

⁵⁹Il dit à un autre : « Suis-moi. » Mais cette personne dit : « Seigneur, permets-moi d'aller d'abord enterrer mon père. » ⁶⁰Jésus lui répondit : « Laisse les morts enterrer leurs morts ; et toi, va annoncer le royaume de Dieu. »

⁶¹Un autre encore dit : « Seigneur, je te suivrai mais permets-moi d'aller d'abord dire adieu à ma famille. » ⁶²Jésus lui dit : « Celui qui met la main à la charrue puis regarde en arrière n'est pas fait pour le royaume de Dieu. »

PRÉDICATION

Cette année, pour l'étude biblique qui se tient ici chaque mois au temple de Maguelone, j'ai proposé de nous pencher sur les paroles scandaleuses de Jésus. Et des paroles scandaleuses, choquantes, des paroles qui sont encore susceptibles de heurter et que l'on peine à comprendre, ce n'est pas ce qui manque, me semble-t-il, dans les évangiles. À l'image de cette invitation à laisser les morts enterrer leurs morts, en réponse à celui qui voulait juste prendre un petit peu de temps pour s'occuper des funérailles de son père. À croire que Jésus n'a pas de cœur, qu'il ne respecte rien.

C'est ce qu'une lecture un peu rapide de certains textes pourrait laisser penser. Par exemple ceux dans lesquels Jésus explique que détester sa propre famille est une condition nécessaire pour devenir son disciple (Luc 14,25-26). Tel un vulgaire gourou, il appellerait à quitter les siens pour rejoindre sa secte. Le terme de secte n'est d'ailleurs pas tout à fait déplacé. Il a en effet deux étymologies possibles. Soit le mot dérive d'un verbe latin qui signifie suivre ; et c'est bien de cela qu'il est question dans ce passage : suivre Jésus, et les conditions à remplir pour cela. Soit il provient d'un autre verbe latin qui veut dire couper, se séparer. Et c'est

aussi, semble-t-il, ce dont il est question dans les propos de Jésus : rompre radicalement avec son entourage familial pour le suivre sans se retourner.

Mais n'allons pas trop vite. Nous avons le temps de cette prédication, et vous aurez ensuite tout le loisir d'y revenir vous-mêmes et d'y réfléchir, pour tâcher d'y voir plus clair et de déterminer ce que veut dire cette radicalité évangélique, cette radicalité de Jésus, et comment *vous* comptez y répondre. Reprenons donc depuis le début. Nous avons entendu trois brefs échanges entre Jésus et trois personnes qui ne sont pas nommées, pas identifiées. Peut-être que cet anonymat préservé a pour but de nous aider à nous mettre à leur place, à nous laisser interpeller, comme nous étant destinées, par ces paroles énigmatiques de Jésus, presque trois petites paraboles.

Il y a trois individus, donc, aux profils relativement différents : tandis que le premier se propose, de lui-même, de suivre Jésus, le second est appelé par lui, ce qui est le cas de figure le plus répandu dans les Écritures. Quant au troisième, on ne sait pas trop. Mais dans tous les cas, suivre Jésus, ça a l'air d'être une affaire exigeante, qui implique des renoncements drastiques.

Prenez le premier, celui qui paraît déterminé à suivre Jésus partout où il ira. La réponse qui lui est faite est de nature à doucher son enthousiasme : « Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas un endroit où reposer sa tête. » Autrement dit, Jésus, et par conséquent toutes celles et ceux qui entendent marcher à sa suite, sont encore moins bien lotis que les animaux sauvages. Oubliez la douceur du foyer, c'est une vie d'errance, sans repos, qui attend le disciple. Sans doute vaut-il mieux être prévenu avant de s'engager, mais c'est à croire que Jésus cherche à décourager les candidats.

Ou bien à faire le tri : être disciple, être chrétien, ce ne serait pas donné à tout le monde ? Le royaume de Dieu, ce ne serait pas pour toutes et tous ? Qu'en est-il alors de l'accueil et de l'amour inconditionnel de Dieu ? En tout cas, ce n'est pas avec de telles paroles que l'on va remplir les églises. Mais peut-être que ce n'est

pas l'objectif de Jésus, de faire du chiffre. L'Évangile a ses exigences, qui vont au-delà de l'adhésion superficielle des foules qui le suivent, comme on dit aujourd'hui que l'on a des *followers* sur les réseaux sociaux : ce qui n'engage pas à grand-chose.

Cette exigence, on la retrouve dans le troisième dialogue : pas question de prendre le temps de dire adieu comme il se doit à ses proches. Ce serait encore avoir le regard tourné vers l'arrière. C'est presque inhumain, une rupture aussi brutale, aussi soudaine. À l'exemple de ces pêcheurs que Jésus appelle depuis la plage et qui laissent tout sur place, barque, filets et jusqu'à leur propre père, sans poser de questions (Mt 4,18-22). Oui, cela peut sembler inhumain.

Mais nous apprenons autre chose encore : non seulement la vie de disciple est inconfortable, mais c'est aussi un véritable travail. Il faut mettre la main à la charrue, labourer le monde, en restant fixé sur les sillons que l'on creuse en avant de soi, et sans un regard pour ce qui a été laissé derrière soi. Le royaume de Dieu est à ce prix, qui a de quoi rebuter. Je me demande ce qu'en penseraient les foules qui s'amassent sur le passage du pape Léon XIV, dont la visite en France ne vous aura probablement pas échappé. On est loin des valeurs familiales traditionnellement prônées par le christianisme. Ici, la vie de disciple de Jésus semble presque relever d'un exploit surhumain, réservé à une élite.

Allons encore un peu plus loin dans l'excès évangélique de Jésus, en revenant à cette curieuse sentence qu'il oppose à celui qui voulait ensevelir son père avant de le suivre : « Laisse les morts enterrer leurs morts ; et toi, va annoncer le royaume de Dieu. » Faut-il donc opposer la mission, le témoignage chrétien en faveur du royaume de Dieu, et le devoir filial, sacré, quasi-religieux à l'époque de Jésus, consistant à donner une sépulture à ses parents ? Ce qui n'est jamais qu'obéir au commandement : Tu honoreras ton père et ta mère. Pour suivre Jésus, faut-il donc transgresser la loi de Moïse ? Et même les sentiments d'affection les plus élémentaires ?

Alors oui, sans doute y a-t-il des arrachements nécessaires, des ancrages dans le passé qui sont autant de chaînes qui empêchent d'avancer et de se tourner vers l'avenir. Sans doute faut-il savoir, personnellement aussi bien que collectivement, se libérer du poids de certaines traditions, ou du moins oser porter sur elles un regard critique. Et cela ne manque pas, dans la Bible, et ce dès le début, avec l'appel que Dieu adresse à Abraham : « Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir. » (Gn 12,1) Pour se trouver, Abraham est invité à aller de l'avant, à sortir de ses habitudes, à ne pas se contenter de répéter et de perpétuer le passé. Les promesses de Dieu ne concernent jamais un paradis perdu qui serait à retrouver, en mode « c'était mieux avant », mais une nouveauté de vie qui se situe devant nous.

Il y a donc sans doute à assumer et à entendre cette radicalité qui bouscule nos vies de foi et nos vies d'Églises, lesquelles ont parfois tendance à ronronner. Sillonner les chemins de l'existence avec Jésus, ce n'est pas rester délicieusement blotti dans son cocon. C'est oser remettre en cause nos héritages, pour leur donner, peut-être, une nouvelle vie.

Car c'est bien de vie qu'il est question. Ou mieux : c'est une question de vie ou de mort. « Laisse les morts enterrer leurs morts » : dans cette curieuse invitation, il y a deux types de morts. Ceux qui sont bel et bien morts, et qui auraient effectivement besoin d'une sépulture ; et les morts qui vont la leur donner. Autrement dit, des vivants qui sont déjà comme morts, qui sont comme aimantés par la mort. Si vous voulez, le choix devant lequel nous sommes placés, c'est celui que nous avons déjà entendu tout à l'heure, et qui traverse en réalité toute la Bible : il y a devant nous la vie et la mort, et il nous appartient, car personne ne peut décider à notre place, de choisir la vie. Plutôt que d'aller directement au cimetière.

Mais peut-être trouvez-vous cela encore trop dur. Se rendre au cimetière, honorer la mémoire des êtres chers, c'est une preuve d'humanité. Et si les protestants ont parfois, dans l'histoire, été réticents à l'idée de conduire des services funèbres,

aujourd'hui nous le faisons bien volontiers. Car nous avons conscience de l'importance que cela revêt pour celles et ceux qui traversent un deuil. Et ainsi, nous annonçons, sans que ce soit du tout contradictoire, le royaume de Dieu. C'est même là tout le sens que revêtent nos cultes que l'on dit d'action de grâce : proclamer la résurrection, la vie plus forte que la mort. Et le dire sur le lieu même de la mort, c'est un sacré pied-de-nez.

D'ailleurs, Jésus appelle littéralement à aller annoncer *de tous côtés* le royaume de Dieu. Y compris et tout particulièrement dans nos zones d'ombres, dans nos prisons personnelles, et de façon à défaire les liens qui nous ensèrent, qui nous retiennent. Le royaume de Dieu, ce n'est rien d'autre que ça : le règne et le triomphe de la vie.

Un peu plus loin, au chapitre 13, on retrouvera les deux animaux qui sont mentionnés ici par Jésus. Le renard pour désigner le roi Hérode (Luc 13,31-32), lequel jouit effectivement d'un beau palais en guise de tanière, ce qui n'est certainement pas le cas de Jésus. Celui-ci squatte plutôt les maisons de ses amis, comme celle de Pierre à Capharnaüm, ce qui n'est pas si mal, et ce qui montre aussi qu'il ne faut peut-être pas en rajouter dans la radicalité. On se trouve plutôt dans le registre de l'hyperbole, de l'exagération. Et puis il y a les oiseaux du ciel, qui font leur nid dans les branches de la plante issue de la toute petite graine de moutarde (Luc 13,18-19). Or, c'est là une parabole du royaume de Dieu. Preuve que celui-ci s'avère quand même accueillant, hospitalier.

Enfin, si vous me permettez, il y a encore une façon de démentir Jésus. C'est quand il affirme que le Fils de l'homme n'a nulle part où reposer sa tête. Le verbe grec traduit par reposer, *klinein*, a donné en français incliner. C'est ainsi qu'au tombeau, le matin de Pâques, les femmes *inclineront* le visage vers la terre quand elles s'entendront demander : « pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? » (Luc 24,4). C'est aussi ce verbe qui est employé pour dire que le soleil se couche. Et on le retrouve surtout, dans l'évangile de Jean, au moment où

Jésus rend son dernier soupir, quand il rend l'Esprit : alors il baisse enfin la tête, il la laisse *reposer* (Jn 19,30). Il y a donc bien un endroit pour lui où reposer sa tête : c'est à la croix.

Mais ce n'est pas le dernier mot de l'histoire. Laissons les morts ensevelir leur mort ; de toute façon, il ne restera pas prisonnier du tombeau. Reposer sa tête, pour Jésus, c'est traverser l'épreuve de la mort, mais c'est vers la vie qu'il entend nous entraîner. Il ne veut pas que nous reposions notre tête. Le règne de Dieu, c'est le règne de la vie et son triomphe sur toutes les forces de mort. Suivre Jésus, annoncer ce règne de Dieu, c'est se disposer à y travailler sans relâche. C'est y trouver l'orientation de toute son existence, non pas par masochisme ou par fanatisme, mais parce que la vie n'est belle que si on la cultive et que l'on lutte pour elle, si l'on refuse de baisser la tête. Alors, sommes-nous prêts à être de tels disciples ?